

Le Séquoia



AU DIABLE VAUVERT

Denys Colomb de Daunant

Le Séquoia



Du même auteur

LA NUIT DU SAGITTAIRE, récit, *Éditions Au diable vauvert*
LES TROIS PARADIS, roman, *Éditions Au diable vauvert*

© Éditions Au diable vauvert, 2006

Au diable vauvert
www.audiabile.com
La Laune 30600 Vauvert
contact@audiabile.com

Catalogue disponible sur demande

*Je dédie ce livre à Isabelle Mentha
qui m'a été précieuse.*

*Il existe aussi des femmes
qui ne sont aucunement
intéressées par elles-mêmes.
Le vécu, l'imaginé peuvent se compléter
pour reconstituer l'intégrité de nos souvenirs.
Nous n'avons pas toujours vu,
mais seulement très justement perçu.*

Carthagène de Colombie, 2091.

Je suis Plume.

La situation m'est d'un ridicule pénétrant : pour inaugurer sa propre statue de son vivant, il faut être Mistral ou Lyautey afin de se trouver confortable dans une cérémonie du style.

Je me souviendrai de ce 21 janvier 2091. Ce monument de trente-deux mètres de haut, recouvert d'un voile gris, trônant sur cette estrade tout en face de mon nez. Ces deux cent vingt fauteuils occupés par des sommités du monde entier venues pour ma glorification. J'ai l'impression

d'assister à la répétition de mes propres funérailles ou tout simplement à ma momification. Une envie qui ne m'appartient pas m'envahit. Déclarer à cet entourage que je mesure 1,52 mètre, pèse quarante-deux kilos et que, malgré les progrès de la sacro-sainte science, j'ai tout de même cent quatorze ans, chose courante maintenant.

C'est en 1995 que l'on a commencé à nous prolonger décemment. Il serait tout de même temps de me laisser tranquillement exister.

Si je pouvais seulement disparaître mentalement et physiquement, m'en aller invisible sur la pointe des pieds, quel soulagement. Mais c'est impossible, la petite chose que je suis est piégée. Je dois demeurer ici, sagement assise au premier rang en face de moi-même. Je n'avais qu'à refuser, une quantité d'analystes m'auraient trouvé de nombreuses et bonnes raisons. En vérité, j'ai accepté à cause de quelques bons amis, en particulier Doria. En allant tout au fond des choses, je me demande si trois grammes d'orgueil n'ont pas fait basculer ma décision.

Pour ce qui est de la température tropicale depuis quatre-vingt-douze ans que je suis ici, à Carthagène de Colombie, j'ai eu largement le temps de m'y faire.

De toute la ville moderne et ancienne, cette petite

place de style colonial espagnol est devenue pour moi le nombril du monde, l'endroit que j'aime. Si l'on préserve un arpent du passé, il faut qu'il serve.

La colline s'élève derrière ma place et au travers des arbres apparaît la blancheur minérale du monstre que j'ai enfanté sans le vouloir : quarante-deux mille sept cent trente mètres carrés bâtis en pyramide, dix-huit tennis au quatrième étage. Tout compte fait, ma statue est une puce ; il paraît qu'elle est en bronze, ce serait la plus grande du monde. Le côté positif : elle a donné du travail à Bero, mon sculpteur.

Tout de même, si je pouvais seulement imaginer quelle œuvre extravagante il a pu concevoir. Si je pouvais être l'iguane qui, à cet instant, au bas du voile montre sa tête, j'aurais une idée de ce qui attend ma petite place où je serai installée pour l'éternité. Étant donné ma taille proportionnellement à celle qui m'est dévolue, apparemment je serai au moins l'objet d'un sourire pour les passants.

Voilà que nous sommes tous ici dans l'attente du gouverneur qui doit inaugurer par un discours, puis dévoiler cette chose qui est censée me représenter. Ici, patienter est un plaisir, on converse, c'est un mode de vie, un conditionnement par la température ambiante qui soumet qui que ce soit instantanément.

Nous sommes à l'ombre des grands arbres, qui nous dominent de la verdure foncée de leurs grandes feuilles plates et lisses, la chaleur ne nous gêne même plus, elle est en nous. Pour cette raison, nous sommes à deux vitesses dont une est au parfait ralenti.

Pour des raisons tout autres que celles de la situation dans laquelle je me trouve à cette heure, je suis dans un état sans précédent. Impérativement, je n'ai jamais eu aussi furieuse envie de pleurer et de rire tout à la fois et je viens d'en découvrir mes raisons. En ce monde, si l'on prend sa part de chance avec une certaine obstination, voilà où l'on risque d'en venir.

Je crois avoir été au cours de ma vie, aux regards de tous, un être plutôt calme et effacé par nature. Si je me laissais aller maintenant à rire tout en pleurant, on en déduirait que les honneurs m'ont enivrée. Tout de même, à cent quatorze ans, j'ai toujours mon amour-propre. Au tennis, que je pratique encore, peu m'importe de gagner ou de perdre, ce qui me froisse, c'est de mal jouer.

Ici, je veux bien le rôle principal, mais pas en vedette. Bero dit que je suis plus agréable à voir qu'à cinquante ans. Tout est possible maintenant, au moins en ce qui concerne l'anti-vétusté.

Cependant, il n'est rien contre l'expérience, c'est encore notre seule valeur réelle à cent quatorze ans. Hélas ! elle renferme l'essence indestructible d'une certaine vieillesse inattaquable qui persiste à se cacher en nous.

Encore une fois, il faut absolument que je m'évade. Puisque je ne peux physiquement, je vais le faire mentalement. C'est décidé, je m'absente.

Je me suis toujours intéressée à ce que je faisais et à ce que j'avais à faire. Jamais ou presque, je ne me suis penchée sur moi-même. Notre groupe de scientifiques de diverses nationalités, c'est notre vraie famille. Nous sommes tous des déracinés enracinés. Ces mille et un dîners qui nous ont réunis ont souvent fait pencher la conversation sur le versant métaphysique, cela nous a soulagés de nos précisions de chercheurs. Ces diversions philosophiques ont été pour moi la plus charmante des musiques. Je les compare à du Mozart, mais n'y prends jamais part.

J'ai toujours aimé mon entourage au point de ne jamais chercher à le comprendre. Il m'a semblé que trop bien le saisir s'apparentait à dérober la clef de l'appartement de mes compagnons et à fouiller dans leurs tiroirs intimes.

Au fond, j'ai frisé l'« idiote parfaite ».

Si mes recherches ne m'avaient pas complètement concernée, mon cerveau se serait réduit lentement mais sûrement, et je n'aurais intéressé personne.

Je n'ai jamais eu beaucoup de rapports avec moi-même, et de ce fait, ils sont excellents. De mon existence, je ne me suis jamais posé de questions vraiment personnelles. N'ayant pas le don d'imaginer une histoire, de ce côté nul espoir. Pour m'évader, il ne me reste comme tout un chacun qu'une seule voie : me raconter moi-même.

Pour réinventer son existence à l'aide des éléments que l'on a vécus, il faut ajouter ce que, par l'intuition, on a précisément imaginé. C'est s'en aller vers un inconnu connu. Le souvenir n'est pas que témoignages, il n'en est que le squelette.

Après cent quatorze ans de vie, tenter l'expérience d'entrer à reculons dans la spirale du temps, c'est une aventure.

Sans l'électrochoc de ce que je viens d'apprendre voilà deux heures, je n'aurais jamais été en mesure de m'intéresser à ma personne pour en faire ce tue-le-temps.

Le gouverneur est dans la force de l'âge, il est jeune et beau, il a soixante ans. Il doit être entre les bras d'une métisse souvent exquise d'esprit et de corps. Bientôt, il n'y aura plus de gens comme

moi, non mélangés. C'est un grand bienfait. Quant à moi, j'ai été, paraît-il, bien que menue, privilégiée par la création. Aujourd'hui, je crois que je serais bien moyenne.

Les intelligences artificielles pensent tellement à notre place qu'elles ont réhumanisé une part de la vie. Elles donnent du temps, atténuent les soucis et, en fin de compte, personne ne se sent vraiment responsable, on leur délègue l'essentiel. J'ai donc du temps, bien du temps.

Le gouverneur viendra sur le soir avec deux ou trois heures de retard. Personne ne songera à s'en surprendre. On est si bien en mission, venus des quatre coins de la planète. Travailler en ne faisant rien, c'est une approche du bonheur de notre époque.

Le temps va passer, j'oublierai que je suis ici, endimanchée, burlesque avec mon chapeau à fleurs sur la tête. J'ai vu revenir sept fois ces mêmes modes.

Toy est auprès de moi, émergeant de ce complet tout neuf et blanc qui lui va comme une armure. Depuis quatre-vingt-douze ans que je le connais, il est identique, sans âge, le visage parcheminé, jaune cuivré avec ses yeux chandelles qui ne finissent jamais de s'éteindre. Il a probablement bien du sang d'Indien avec un zeste de

Noir. J'éprouve pour lui une immense affection. C'est un vrai Colombien, il ne parle qu'espagnol.

J'y suis, je m'échappe, je vais à la rencontre d'un être inconnu, moi-même. Après tout, ce jour est en contradiction totale avec mon existence. Tant d'amis de notre famille m'ont reproché avec tendresse de m'oublier à l'excès.

J'ai quitté l'Angleterre à l'âge de trois ans, mes parents ayant disparu dans un accident d'avion. Je ne garde que le souvenir d'un parfum de géranium. Est-ce lui, est-ce elle qui en usait ? Je ne sais. Celui aussi d'un grand chien inconsolable qui a gémi sans cesse tout un jour avant et après ce drame.

Puis, ce fut Paris, un taxi d'où sortirent les deux yeux de ma tante Nouné sous une voilette, son regard chaud et un teint mat comme je n'en avais encore jamais vu.

Mon père était irlandais, ma mère provençale du pays d'Arles. Ma tante Nouné, qui était donc du Midi, habitait Paris. Elle était veuve d'un ingénieur des mines de renom. Sa maison de Neuilly était confortable. Nouné avait quarante ans. Son professeur de piano, quinze de plus. Il était célibataire et vivait entre chez lui et chez elle, où il avait sa chambre. Il vénérât

Chopin et cultivait le tact comme une plante dans une serre. Ajoutez à cela un physique romantique et une intelligence tempérée qui le rendaient agréable et essentiel.

Durant toute cette enfance à Neuilly, je fus la chose de Nouné, elle fut la mienne.

Les années passèrent. J'avais une bonne mémoire. Jamais mes études ne m'ont demandé d'efforts. Les résultats me surprenaient. Il me semblait qu'il existait une certaine injustice à ce que je fusse toujours la première.

Les années venant, les garçons posaient leurs yeux un peu partout sur moi. J'avais treize ans ; un jour, j'ai fait l'inventaire toute nue devant la glace ; je me suis aperçue que pas grand-chose ne clochait : mes jambes, ma taille étroite pouvaient aller. Je connaissais mes yeux. Ils étaient bleus, très bleus. J'avais un regret : ma poitrine était un peu discrète, par la suite tout juste ce qu'il fallait. Plus jamais je n'ai fait l'inventaire.

Ma tante Nouné m'avait surnommée Plume, et ce fut pour la vie.

Un jour, Constantin, le musicien de ma tante, m'avait offert un géranium dans un pot. Cette plante fut mon premier amour. Je me préoccupais d'elle avec une attention exagérée. L'idée

qu'elle put souffrir de soif ou d'humidité me poursuivait. Je la maternais.

Quand enfin ma poitrine prit sa forme définitive, j'avais quinze ans. Entre Nouné et Constantin, ce que j'avais vu lors de l'inventaire et mes seins qui avaient fini par éclore, je me sentais tout à fait sécurisée. Je n'avais plus qu'à me consacrer à mon travail et brûler les étapes.

Je n'avais pas d'amitiés préférentielles. Les garçons et les filles m'aimaient bien et vice versa.

Je trouvais chez moi une chaleur affective suffisante pour ne pas éprouver le désir d'en chercher ailleurs de plus profonde.

Constantin nous emmenait, Nouné et moi, au concert. Elle s'endormait sur son épaule pour n'être réveillé que par le silence entre deux partitions. De sa tendre voix du Sud, Nouné prétendait que la musique l'immergeait dans la béatitude. Nous faisons, Constantin et moi, si bien semblant de la croire que nous finissons par nous en convaincre. En vérité, elle somnolait heureuse, mais sans écouter.

Très vite, j'ai opté pour un bachot scientifique qui a découlé sur une licence de biologie. Celle-ci m'amena rapidement à une maîtrise, puis très prématurément à un doctorat.

Le géranium de Constantin a influencé ma vie. À cause de lui, je choisis de me spécialiser très précisément dans l'étude de la flore tropicale.

Je passais le plus clair de mon temps dans de grandes serres où vivaient quantité d'espèces avec qui j'avais des relations presque affectives.

Mon maître de recherche était aussi petit de taille que moi. Il était amoureux de tout ce qui poussait sous son regard. C'était, disait-il, son « harem ». Il fit une confusion. Peu à peu, alors que je travaillais à ses côtés, il me prit pour l'une de ses plantes. Il insista beaucoup pour que je revête une blouse de travail verte. Il était âgé et usé. Il ne se passa pas grand-chose d'extraordinaire : c'était une petite nature insignifiante sous tous rapports. Je ressortis vaccinée sans traumatisme aucun. Cela dura trois soupirs qu'il classa au rang du souvenir suprême. Cette initiation n'eut pas de suite.

J'avais maintenant vingt ans. J'en paraissais seize. On se réunissait entre étudiants pour des cafés prolongés. Nous étions une ribambelle de douze ou treize scientifiques tous en herbe.

Pour sortir de notre état, on s'appliquait à paraître ce que l'on n'était pas. Il était difficile d'épater. On y arrivait parfois à force d'application. Je

n'éprouvais pas cette nécessité de me singulariser. Résultat, j'apparaissais tout à fait extravagante par mon manque de recherche.

C'était au mois de septembre. Proche de notre table, un géant passa une première fois, puis une deuxième. Sans autre forme, il prit place sur le siège vide qui se trouvait à mon côté et il me déclara :

« Je suis horriblement timide. À force de volonté, je domine cette tare. Depuis que je t'ai vue, voilà trois minutes, je ne pense qu'à toi. »

Nous nous sommes vus et revus. Il ne me faisait pas la cour bien que la mode fût revenue. Il me faisait attendre. Je découvris que sa comédie de la timidité n'en était pas tout à fait une. Il mesurait un buste de plus que moi, et je suppose que, pour cette raison, il me traitait comme si j'avais été un saxe.

Dans la rue, la disparité de nos tailles figeait les regards pour les laisser dans le vague.

Bero était sculpteur. Il avait vingt-six ans. Tout en lui était monumental, jusqu'à son calme.

Un soir, il vint à Neuilly chez nous. Il resta la nuit. Je prévenais entre deux portes ma tante que, si elle entendait du bruit, il s'agirait d'un ami qui

coucherait dans ma chambre. Je me souviendrai toujours du visage de Noune inondé par la béatitude d'un sourire d'une douceur inavouable. Elle était heureuse pour moi.

Le peu de lumière qui filtrait à travers les volets me permit d'assister à ce que peu d'archéologues ont eu le loisir d'imaginer : le déshabillage d'une cariatide. Ses épaules de sculpteur paraissaient des anomalies. Tous ses muscles, leur longueur, leur puissance, habillés de chair, recouverts d'une membrane de peau ne finissaient de m'étonner.

Quand mes quarante-deux kilos furent soumis à ses cent douze, la réalité des choses m'apprit que, dans la position la plus conventionnelle, mon visage s'incrustait dans son plexus solaire. Je compris que nous étions parfaitement complémentaires. Lui plus moi pesions autant que deux êtres courants.

Rien ne fut original dans ce domaine. La mode était revenue au mariage. Quelques jours plus tard, la chose était faite. Noune avait invité les amis de Bero qui rivalisaient dans leur rigueur vestimentaire. C'était leur manière à eux, au naturel si débraillé, de nous témoigner leur affection. Suprême déguisement que celui de ne pas en user.